

Un mélange de morgue et de générosité

Le 21 octobre 1772, Voltaire recommandait, dans une de ses lettres, de « jouer la pièce avec un majestueux enthousiasme, <de> bien morguer le public, et <de> le traiter avec la dernière insolence ». Bien des années auparavant, Jonathan Swift (1667-1745) et nombre de ses amis appliquaient déjà ce conseil sur toute la comédie humaine dans leurs œuvres mais aussi dans leur correspondance que nous pouvons désormais goûter dans une très belle édition française que l'on doit à David Bosc, traducteur et préfacier de cet épais volume.

DIDIER GIRARD

JONATHAN SWIFT
CORRESPONDANCE
AVEC LE SCRIBLERUS CLUB
trad. de l'anglais par David Bosc.
Allia éd., 537 p., 30 €

On connaissait la prolifique et précieuse production des éditions Allia, en particulier dans le domaine du XVIII^e siècle avec, entre autres, ces volumes essentiels que sont devenus les *Pensées* de Leopardi ou *De la tyrannie* d'Alfieri, par exemple. Aujourd'hui, c'est une correspondance qui nous vient d'Angleterre. L'ensemble des lettres que Jonathan Swift échangea de 1713 jusqu'à sa mort, sur une période d'un peu plus de trente ans, avec les membres d'un club plus misanthrope que fermé (Le Scriblerus Club), est désormais disponible dans une traduction aussi sobre qu'élégante. Avant ce club, il y en avait eu un

autre : le Brothers' Club, regroupant autour du fils de Lord Oxford un assemblage d'esprits retors (entre autres, Alexander Pope, Jonathan Swift et Lord Bolingbroke), censés encourager les lettres et les arts mais qui, en fait, oeuvraient contre le parti Whig, de plus en plus puissant dans une Angleterre séduite par le mercantilisme. Mais aux bagarres idéologiques ou politiques, s'ajoutait déjà le goût pour les mauvaises plaisanteries. En 1712, la disparition d'une publication édifiante *The Works of the Learned* (« Œuvres des esprits savants ») avait donné l'idée saugrenue à ces amis de produire un antidote à ce monument de suffisance intellectuelle sous le titre de *The Works of the Unlearned* (« Œuvres des esprits ignares »). Plus tard, sous le pseudonyme de Martin Scriblerus (« le griffonneur »), les compères avaient produit un *Pétri-Bathos* que le même chargé d'édition, David Bosc, nous avait donné en 1999 aux éditions Sulliver sous le titre

L'anti-sublime ; c'est-à-dire L'art de ramper en poésie. On le devine déjà, le génie de cette correspondance est tout entier dans les forces contradictoires qui agitent les circonstances génétiques de ce jeu d'écriture à mains multiples.

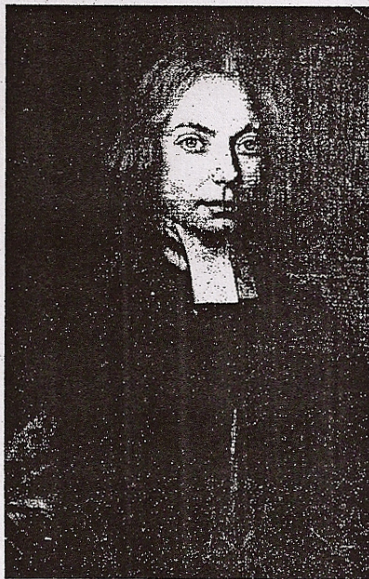
Bien sûr, cette édition permettra de retrouver des pages essentielles concernant les événements et les publications les plus célèbres des auteurs concernés (ainsi l'année 1725 forme-t-elle un riche dossier sur les circonstances littéraires et non littéraires dans lesquelles les *Voyages de Gulliver* furent écrits) et même si les dix dernières années se résument principalement à la correspondance entre Pope et Swift, l'ensemble fait parfois preuve d'une grande générosité, en particulier dans le sens où les lettres accompagnent et soutiennent – presque comme un leitmotiv – la naissance, les errances, les ratés et la

consécration de la carrière littéraire d'un John Gay, auteur de *L'opéra des Gueux*, par exemple, mais c'est surtout dans l'affrontement que les lettres brillent. La *Correspondance avec le Scriblerus Club* est en effet à la fois le lieu d'échanges hétérologiques des points de vue comme des affects, tant dans la sphère du politique que dans celle de ce que l'on appelle, avec sans doute trop de naïveté aujourd'hui, l'intime. On ne sent en effet à aucun moment sous la plume des divers épistoliers (au groupe cité plus haut s'ajoutent John Arbuthnot et la duchesse de Queensberry) l'idée que ni les esprits – beaux ou vils – ni les corps ni les âmes puissent s'unir dans quelque fusion passant par une harmonisation des différents et des différences (dans la comédie *The Way of the World*, son auteur, William Congreve, dont on lira des éloges funèbres très touchants (en mars 1729), faisait dire à l'un des personnages s'adressant à son mari : « Comportons nous de façon parfaite. Fréquentons-nous comme si nous étions de parfaits étrangers l'un à l'autre ! »).

La distance, irréductible, joue à plein dans cette correspondance, qu'elle soit idéologique ou topographique. Au sens littéral, chacun s'écrit et s'affirme éloigné l'un de l'autre, mais également quelque peu exclu, voire reclus. On pourra lire bon nombre de ces lettres comme autant d'exercices de style en misanthropie pour se défendre de ne trouver reconnaissance ou bonne intelligence en aucune compagnie. C'est en fait, comme l'est le *Journal à Stella* du même Swift un admirable témoignage, et peut-être même un manuel de savoir vivre (ou de savoir être !) pour se faire (et ne pas se défaire) à la vie de Cour et à la vie en société tout court. En août 1723, Bolingbroke écrivait à Swift : « Un grand nombre d'infortunes et la retraite hors du monde m'ont accordé de voir réalisée cette très juste et subtile discrimination entre les amis et les simples relations, une chose que nous sommes généralement incapables de faire seuls, par manque de sagacité. Ces insectes d'une grande variété qui bourdonnaient et vrombissaient autour de moi lorsque j'étais dans la lumière, ont disparu depuis que je vis dans l'ombre. »

Quelques semaines plus tard (20.09.1723), c'est Swift qui confie à Pope : « Mais moi qui suis tombé sous les préjugés d'une autre éducation, et qui me

ment à vous pour m'apitoyer du malheur qui frappe notre pauvre Lady... et je n'aurais pu la plaindre davantage que si elle avait joui de ce qu'à la Cour ils nomment le bonheur. »



JONATHAN SWIFT

J'ai ainsi l'opportunité de considérer, avec calme et philosophie, ces trésors de bassesse et d'abjection que le cœur d'un homme m'a toujours semblé contenir, et chaque nouvel exemple, au lieu de me surprendre et de m'affliger, me divertit réellement &, d'une certaine façon, affine ma théorie.

J. Arbuthnot à J. Swift (12.08.1714)

C'est toutefois à Swift que revient la palme du plus court traité sur la vie de Cour dans une lettre à Gay et à Pope (23.11.1727) : « Voilà 36 ans que je connais les Cours, et si j'ai pu mesurer leurs différences, je sais aussi qu'elles sont extrêmement semblables en un certain nombre de choses : premièrement, dans cette vieille maxime rebattue selon laquelle un ministre ne pardonne jamais à ceux qu'il a blessés ; deuxièmement, dans l'insincérité réciproque de ceux qui passent pour les meilleurs amis ; troisièmement, dans l'amour de la servilité, de la courbette et du ragot ; quatrièmement, dans le sacrifice de ceux auxquels on est véritablement attaché, pour une intrigue ou une question d'intérêt ; cinquièmement, dans l'accumulation de tout ce par quoi l'on peut tenir quiconque est susceptible de servir ou de nuire. Je pourrais continuer jusqu'au vingtième. »

D'origines et de positions sociales très diverses, ces six correspondants cherchent en effet à persuader leurs destinataires de leur capacité d'affranchissement par rapport au « monde », signe certain d'une certaine indépendance d'honnêtes hommes

mais aussi, et dans le même temps, preuve d'une aliénation et d'une solitude qui expliquent mal une connaissance pourtant approfondie des affaires publiques et qui ne lassent pas de les faire réagir. C'est cette intransigence dans la volonté de rester soi, tout en se frottant à tout, qui fait naître l'étincelle des saillies de Swift ou de celles des autres. Abhorrant le système philoso-

« Adoucissez votre lait »

phique de Spinoza, admirant La Rochefoucauld au point de faire le pari d'écrire un traité « en tout point contraire », chérissant le commerce de leurs relations sans jamais hésiter à en découdre, les divers correspondants s'écrivent dans une parfaite et princière singularité. Les lettres de Swift avec Pope sont certainement les plus littéraires et les plus aiguës ; avec Bolingbroke, les plus humaines (ou les plus inhumaines, c'est selon) ; avec Arbuthnot, les plus profondes ; avec Gray, les plus touchantes.

La distance géographique est également le prix à payer pour la qualité de ces échanges. Certains lecteurs se passionneront, à n'en pas douter, pour certains passages assez codifiés (la crainte d'être lu et découvert par le cabinet noir était bien réelle et le système des Postes d'alors n'avait rien à envier à nos écoutes téléphoniques ou autres pistages électroniques contemporains) et également pour une bizarrerie croustillante que sont, dans cette correspondance, les lettres Cheddar (des lettres écrites par plusieurs épistoliers ou destinées à plusieurs destinataires et qui se lisent par couches comme on le fait avec la production de cette spécialité fromagère anglaise).

L'édition est enrichie d'une introduction mordante du traducteur (à lire sans faute et avec mauvaise foi de préférence, l'effet n'en est que plus salutaire), d'une bibliographie, d'une chronologie particulièrement bien informée et heureusement illustrée, et d'annotations en marges qui font de tout ce volume un idéal d'édition critique sans jamais frôler la prétention. Certains pourront regretter l'absence d'un index des noms cités, tant la correspondance est riche mais après tout, n'est-ce pas là la dernière trace de morgue qui fermera les pages au lecteur superficiel ou pressé et permettra aux autres de s'y égarer avec un bonheur redoublé ?

Comme l'écrit Swift à un Pope rongé par une certaine crise de mélancolie en 1731, il s'agit dans ces cas-là de jouer aux cartes, de s'affairer au jardin, de voir du monde et de fréquenter des femmes « causeuses » : « Adoucissez votre lait par de la gaieté et du mouvement ! » La générosité de cette correspondance est insondable. |

Didier Girard, spécialiste des littératures anglophones du XVIII^e au XX^e siècle, est l'auteur d'une biographie de William Beckford (José Corti) et l'éditeur de son œuvre chez le même éditeur.

La volonté de rester soi

persuade chaque jour qu'un poignard est à ma gorge, une corde à mon cou, ou des chaînes à mes pieds, le tout préparé par ceux qui tiennent le Pouvoir, je ne puis jamais atteindre à la tranquillité d'esprit que vous possédez. » Mais, dix ans plus tard (avril 1733), le même Pope rétorque : « De cours, je n'en vois pas ; de courtisans, je n'en connais pas ; de rois, je n'en adore pas ; de reines, je n'en complimente pas ; et ainsi je ne risque pas d'être à la mode, ni dans la dépendance. Je me joins sincère-